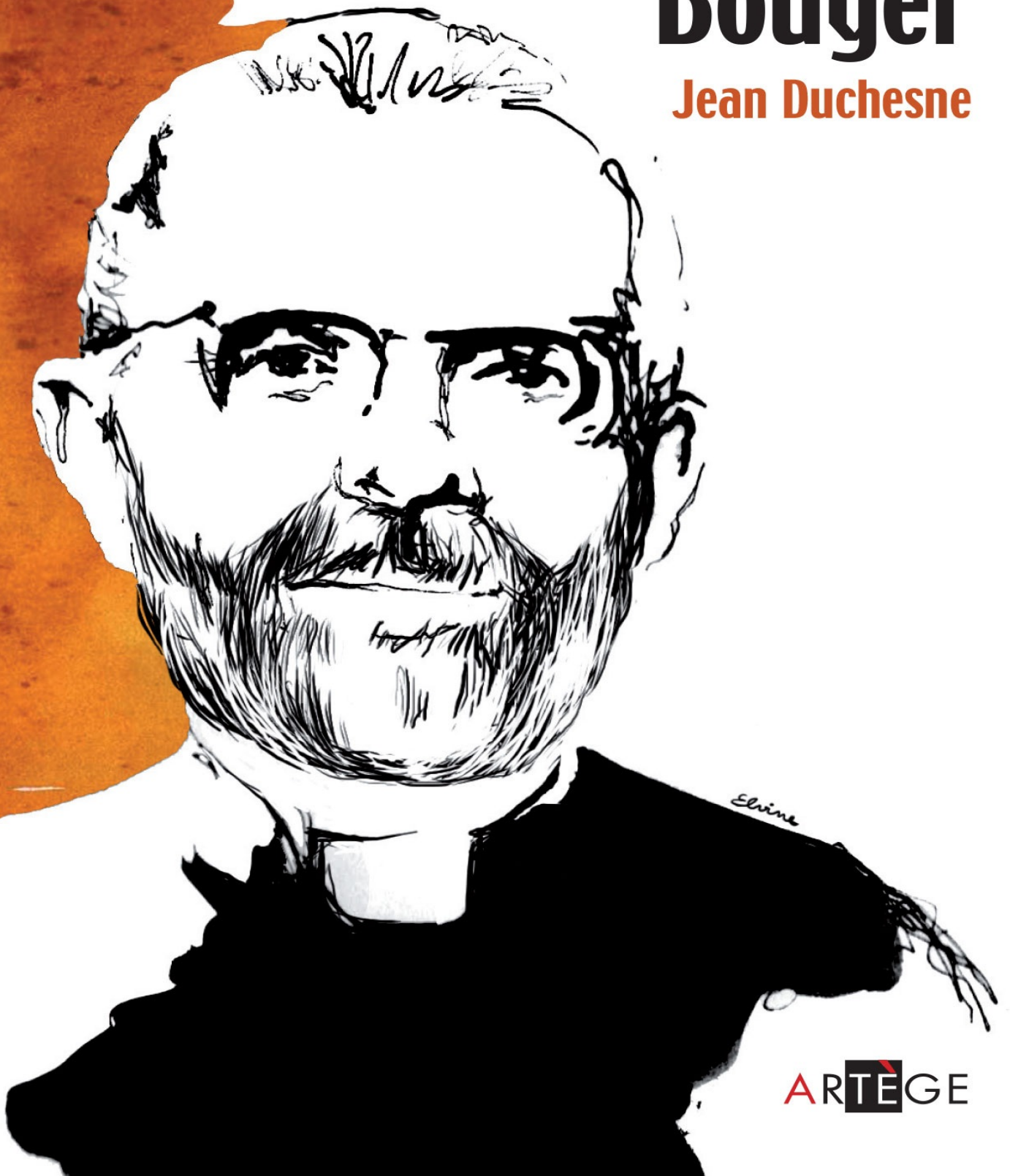


collection
Penseurs
Chrétiens

Louis Bouyer

Jean Duchesne



ARTEGE

Louis Bouyer

Jean DUCHESNE

LOUIS BOUYER

ARTÈGE Spiritualité

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la boucle » en revenant au premier des neuf volumes de cette « somme », qui saluait en la Vierge Marie, « Trône de la Sagesse » (14), la réalisation du dessein divin.

C. Encore deux trilogies

Lorsque l'on regarde l'ensemble de la production du P. Bouyer, on s'aperçoit que ces trois trilogies synthétiques sont précédées par deux autres et s'appuient sur les travaux qui prolongent et développent les premières monographies évoquées plus haut. Ces deux triptyques antérieurs comportent en fait, dans un défi qui ne surprendra pas de la part d'un esprit aussi peu conformiste, chacun quatre volumes.

L'un, achevé en 1960, porte sur les trois « états de vie » dans l'Église : monastique (7), sacerdotal (17) et baptismal, ce troisième volet faisant l'objet de deux livres distincts, le premier plus catéchétique, voire apologétique (15), le second davantage centré sur la vie intérieure (19). Chacun peut trouver là, quelle que soit sa condition, les retombées immédiates pour lui, dans sa relation personnelle et ecclésiale avec Dieu, de ce que « pense » la théologie.

L'autre trilogie implicite est l'*Histoire de la spiritualité chrétienne* que le P. Bouyer dirige au début des années 1960 et qui n'est pas terminée. Il n'en rédige lui-même que deux tomes : le premier (sur le Nouveau Testament et les Pères de l'Église : 20) et troisième (sur l'orthodoxie et le protestantisme : 25), et une partie seulement (sur Byzance) du deuxième (21), confié sans complexe à des bénédictins plus experts que lui sur le Moyen Âge. Le quatrième volume (sur les débuts de la spiritualité « moderne » au sein du catholicisme) est de même l'œuvre de son collègue et ami à Juilly, l'abbé Louis Cognet (1917-1970). La suite a longtemps attendu un auteur – en vain.

Mais, à travers ce qui a pu être publié, il apparaît que le christianisme n'est pas simplement un système doctrinal ou spéculatif, mais un vécu qui a une histoire, et que cette histoire n'est pas fondamentalement celle de dogmes, de conciles, de papes, de schismes et d'insertions toujours imparfaites dans le « monde », mais consiste en relations à la fois personnelles et collectives avec Dieu.

Le recours à des collaborateurs pour cette *Histoire* (comme d'ailleurs pour d'autres : 24, par exemple, et aussi maintes préfaces et participations à des collectifs) suggère également que le P. Bouyer ne s'est jamais complu dans une dédaigneuse autosuffisance. C'est ce que confirment d'une part l'audience qu'ont cherchée et trouvée ses livres et qu'ils gardent, et d'autre part les ministères qu'il n'a pas cessé d'exercer (en France et ailleurs) dans quantité de couvents, monastères et paroisses, ainsi qu'auprès d'innombrables amis fort divers, tout en continuant à être demandé pour enseigner non seulement en Amérique, mais encore un peu partout en Europe et même en Afrique, sans compter de multiples rencontres et contacts œcuméniques.

Un autre indice de l'existence d'un réseau autour du P. Bouyer est l'empressement avec lequel Hans Urs von Balthasar traduisit lui-même ses livres pour publier dans sa maison d'édition en Suisse alémanique. Mais un de ses plus beaux titres de gloire – encore que ce soit un des plus discrets – est sans doute l'efficace sollicitude qu'il prodigua au cardinal de Lubac affaibli par l'âge et isolé par une santé précaire.

Il faut savoir gré aux Éditions du Cerf d'avoir entrepris depuis 2008 de remettre à la disposition du public les œuvres du P. Bouyer (3, 7, 8, 9, 14, 17, 19, 22, 23, 28) dont la pertinence toujours actuelle se vérifie ainsi.

Chapitre premier

Philosophie et anthropologie

Un exposé un peu systématique et ordonné de la pensée du P. Bouyer n'est pas chose aisée, puisque lui-même a toujours nié avoir édifié quelque système que ce soit. Il peut néanmoins être utile, après l'inventaire qui précède en suivant plus ou moins l'ordre chronologique, de s'aventurer à tracer un itinéraire d'accès à son œuvre depuis l'extérieur, de manière si possible à en faciliter l'accès et à permettre à quiconque entre dans un de ses livres de le situer dans un ensemble à la fois diversifié et cohérent.

La question préalable qu'il serait classique de poser avant de pénétrer dans le domaine théologique, c'est-à-dire de la connaissance de Dieu, paraît être celle de son objet même : existe-t-il ? Si oui, que peut-on en savoir et qu'est-ce que cela change ? Ces interrogations sont éminemment philosophiques. Il est à noter pour commencer que cette problématique n'est pas, pour le P. Bouyer, un point de départ obligé. Non qu'il ignore les difficultés qui ont pu surgir et les réponses qui ont été proposées : plusieurs chapitres (IV à VI, puis XIII et XVI-XVII) du *Père invisible* (34) y sont consacrés de manière remarquablement complète et pédagogique.

Il faut cependant ouvrir ici une parenthèse pour situer le P. Bouyer par rapport à saint Thomas d'Aquin (1228-1274), en qui d'aucuns ont vu l'auteur indépassable de la seule philosophie qui soit non seulement conforme au christianisme, mais encore la seule qui vaille. Dans ses entretiens avec Georges Daix (35, chapitre XI), le P. Bouyer s'explique sur ce point. Saint Thomas, dit-il, a réussi à « *relier les différents éléments de la*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

système intellectuel, et qu'elle est bien plus fondamentalement pratique, participation liturgique et observance. Il n'est donc pas indispensable de faire de la théologie son métier pour être chrétien, pas plus que ce ne l'est de faire savoir de façon personnelle et prétendument originale ce que l'on expérimente et croit. La réflexion et le témoignage ne sont bien sûr pas superflus, mais ces exercices de la parole au bénéfice de tous ne sont pas exigibles de chacun et requièrent des grâces spécifiques, alors que la simple fidélité aux rites et prescriptions est nécessaire et suffisante.

Les codes rituels et de comportement éthique ne sont pas des productions purement humaines. Si déjà les discours édifiants (au meilleur sens du terme : qui construisent, cimentent et élèvent la communauté croyante) n'ont de valeur qu'inspirés, à plus forte raison les textes des lois divines ont Dieu lui-même pour auteur premier, le rédacteur (connu ou inconnu) n'étant en quelque sorte qu'un traducteur dans la langue et la culture de son temps et pour l'histoire.

C'est une autre percée radicale et décisive du judaïsme et, à sa suite, du christianisme. Mais elle ne doit nullement surprendre, puisqu'on retrouve ici la structure du véritable sacrifice, où c'est en fait Dieu lui-même qui agit, puisque lui seul peut « fabriquer du sacré ». Il agit et il parle. On peut même dire qu'il agit en parlant : sa Parole crée, et aussi elle sauve ; elle enseigne aux hommes à quoi ils sont appelés et comment elle accomplit le dessein divin sur le cosmos. Le Christ est le Verbe de Dieu fait homme. Il est donc parfaitement logique que les Écritures soient dites « sacrées » ou « saintes », qu'elles constituent la première partie de la célébration du sacrifice eucharistique et qu'elles nourrissent aussi bien toute prière – liturgique ou personnelle – que toute élaboration théologique.

Si le langage est essentiel à l'humanité, c'est parce qu'elle est

faite « à l'image et à la ressemblance de Dieu ». Ce n'est donc pas Dieu qui parle comme les hommes, mais ceux-ci qui reçoivent de lui les mots pour lui répondre après que son Verbe a tout créé. Dans son analyse du phénomène du langage (voir 22, chapitre IV), le P. Bouyer relève que tout discours n'est pas seulement expression de soi et suppose également un destinataire. La Parole de Dieu institue ainsi l'homme comme son interlocuteur ou son partenaire : vision exaltante, s'il en est, de notre vocation.

La théologie chrétienne apparaît ainsi comme bien davantage qu'un discours sur Dieu dont l'homme serait non seulement l'émetteur mais encore la source ultime et unique. Car ce travail de réflexion et de partage s'origine dans ce que Dieu dit de lui-même, si bien qu'il n'est pas de théologie digne de ce nom qui ne s'inspire pas des Écritures, ne s'y réfère pas et n'en reçoit pas sa validation.

Chapitre III

Parole de Dieu et vie chrétienne

Dans son *Dictionnaire théologique* (24), aux articles « Écriture Sainte » et « Parole de Dieu », de même qu'au début de *La Bible et l'Évangile* (8, chapitre I^{er}), le P. Bouyer souligne les différences entre les textes sacrés de l'Église et le discours tout humain. Ce dernier a beau avoir une intention, il ne la réalise pas forcément. Au contraire, lorsque Dieu s'exprime, non seulement il ne peut ni se tromper ni tromper ceux auxquels il s'adresse, mais encore son intention se réalise. Son Verbe est ainsi créateur, et il révèle aussi quel est son dessein.

A. L'Écriture au cœur de la vie

Le Verbe divin s'avère finalement non pas quelque chose, un simple instrument aux mains de Dieu, mais une personne, Jésus le Christ, son Fils fait homme pour faire de tous ses frères et sœurs, des enfants adoptés de son Père. Rien de semblable ne transparaît dans les récits mythiques ni dans les oracles sibyllins des religions moins achevées, même si elles sont contemporaines du judaïsme, voire du christianisme. Les conséquences sont multiples et décisives.

1. Dans la liturgie

Une première est que les lectures solennelles de la Bible et l'Évangile constituent une part essentielle de toute liturgie chrétienne, où ce qui est accompli ne peut être qu'une réponse et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

foi la plus intense ne saurait la générer et ce n'est pas le résultat d'un effort prodigieux d'ascèse ni d'une technique bien au point. Ce n'est donc jamais un acquis, ni un état que l'on pourrait créer puis dupliquer simplement en faisant ce qu'il faut.

La capacité de communiquer cette expérience s'avère alors une grâce supplémentaire, qui est d'un ordre encore différent et n'accompagne pas automatiquement celles de la foi et de l'illumination personnalisée. Combien de saints authentiques ne restent-ils pas anonymes ou ne sombrent-ils pas rapidement dans l'oubli des hommes ! Mais cela demeure le secret de Dieu, un aspect du mystère, une réalité qu'il faut donc nommer mystique. L'incapacité totale ou partielle de décrire ce qui est éprouvé ne prouve aucunement que ce ne soit rien qu'une illusion. En fait, le don de partager oralement, par écrit ou par des actes de charité les vérités de foi que l'on a perçues n'est pas un privilège, mais un moyen utilisé par Dieu en sus des sacrements et de sa Parole, car le destinataire et bénéficiaire n'est pas la personne qui s'exprime, mais tous ceux dont la foi est éclairée et approfondie par ces témoignages.

Dans chacun des trois aspects de la vie mystique (foi, expérience et communication), Dieu comme toujours garde donc l'initiative. Il octroie à qui il veut (y compris à des laïcs) la grâce de guider par l'exemple et l'enseignement dans la vie spirituelle uniquement pour autant que cela contribue à édifier le Corps du Christ, en initiant plus profondément à son mystère toujours plus d'êtres humains et en faisant ainsi d'eux des mystiques, même s'ils sont incapables de raconter ce qui leur arrive et ne le savent que par une humble foi.

Les expériences sont innombrables, même si elles ne sont pas toutes connues, et les leçons tirées de leur récit sont légion. Il revient à l'institution ecclésiale d'en authentifier et relayer éventuellement les bienfaits afin de les intégrer à la Tradition

par des béatifications et des canonisations, voire en proclamant tel ou telle (comme les deux Thérèse – d'Avila et de Lisieux – ainsi que Catherine de Sienne) « docteur de l'Église ». Le discours sur Dieu fondé sur une connaissance directe vaut en effet largement le travail intellectuel et l'alimente même. Qu'il s'agisse de contemplatifs ou d'actifs charitables, cependant, il n'est jamais question de fabriquer des saints ni d'imposer des modèles, et seulement de reconnaître leur rayonnement pour l'accroître. (Sur tout ceci, voir 19, chapitre XI et XII, et aussi 36, spécialement les chapitres XIII, XIV, XVII et XI, de même que 42 et toute l'*Histoire de la spiritualité*).

Chapitre IV

L'Église et la Trinité

La figure de l'Église a irrésistiblement commencé de prendre forme dans ce qui précède lorsqu'il a été question de la Tradition qui transmet la Parole de Dieu, de la liturgie et des sacrements avec la fonction apostolique et presbytérale, ainsi que des différents « états » (baptismal, sacerdotal et religieux) de vie chrétienne et, pour finir, de la mystique.

Le P. Bouyer ne revendique pas d'originalité avec son « ecclésiologie ». Dans l'« Introduction » du second volume (30) du premier triptyque « économique » (anthropologie : 14, sociologie : 30, cosmologie : 38) de sa grande synthèse doctrinale sur le projet divin, il déclare se reconnaître dans les travaux des PP. Henri de Lubac, s.j. et Yves Congar, o.p. À ses yeux, l'Église n'est pas « première » et, si la définition et la compréhension de ce qu'elle est ont posé maints problèmes au fil des siècles et en posent encore, les solutions se trouvent bien en amont : dans l'étude de l'histoire et de la spiritualité, dans l'interprétation des Écritures (y compris l'Ancien Testament), dans la christologie et la compréhension du Dieu unique en trois personnes, dans la théologie des sacrements (et spécialement l'Eucharistie)... C'est en effet aux lumières puisées dans ces différents domaines bien plus fondamentaux que doivent être traitées les questions qui concernent directement l'Église : succession apostolique, primauté du pape, structure hiérarchique, collégialité, diversité des ministères, des missions et des vocations, unité du Corps du Christ et pluralité des Églises locales, œcuménisme, rapports avec le « monde » et les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre V

Union et féminité

L'œcuménisme est bien sûr un aspect de l'« ecclésiologie ». Il consiste à commencer par reconnaître d'abord que le Christ ne peut avoir qu'un seul Corps et qu'il ne peut exister qu'un seul Temple, fait de « pierres vivantes », de l'unique Esprit, puis que l'unité n'est pas réalisée et qu'il est impossible d'en prendre son parti.

Il y a là une motivation, si ce n'est un devoir, dont Louis Bouyer a toujours eu conscience, avant même son passage du luthéranisme au catholicisme romain. Dans sa jeunesse, il fréquente aussi bien d'autres protestants (qui sont loin d'être d'accord entre eux) que des orthodoxes et des « papistes », et il n'est pas insensible aux charmes de l'anglicanisme. Ce qui l'intéresse chez tous ces « frères séparés », ce sont les perspectives qu'ils ouvrent dans la compréhension de la Parole de Dieu et dans la vie liturgique et spirituelle. C'est un principe énoncé dès le début de *Du protestantisme à l'Église* (10, page 2) : « On ne doit pas [...] juger une religion [...] sur certaines systématisations livresques. Il faut se rappeler qu'elle est une affaire de vie et c'est dans les communautés où elle est vécue qu'il faut s'efforcer de la découvrir. »

Une enquête honnête, sans préjugés hérités d'ignorances réciproques à la suite de vieilles ruptures, permet d'identifier ce qui reste d'authentiquement chrétien chez « les autres ». Il peut même y avoir là des facettes ou des approches du mystère que l'on a oubliées ou minimisées chez soi. Autrement dit, il existe dans toute Église des « principes positifs » et même des lumières qui pourraient être mieux partagées.

Ce n'est pas seulement en théorie, dans ses livres portant plus directement sur l'œcuménisme (10, 18), que le P. Bouyer le montre, mais par des exemples concrets, dans le troisième volume de son *Histoire de la spiritualité* (25), consacré aux mystiques protestants, anglicans et orthodoxes. Pour ne citer que certains des auteurs et mouvements dont le rayonnement lui paraît franchir les frontières de leur « confession » ou « dénomination », les Richard Hooker (1554-1600) et John Donne (1572-1631), les poètes « métaphysiques » George Herbert (1543-1633), Henry Vaughan (1622-1695) et Thomas Traherne (1636-1674), les « platonistes » de Cambridge ainsi que le méthodisme en Grande-Bretagne, le piétisme, les Frères moraves et Gerhard Tersteegen (1697-1769) en Europe du Nord, et pour l'orthodoxie saint Nicodème de l'Athos (1748-1809) en Grèce et en Russie Païssy Velitchkhovsky (1722-1794), saint Séraphin de Sarov (1759-1833, présenté comme une combinaison de François d'Assise et du Curé d'Ars – 25, page 71) et enfin les *Récits d'un pèlerin* apparaissent comme des maîtres ou des écoles qui peuvent relancer et nourrir toute vie chrétienne.

Les icônes de l'Orient chrétien s'avèrent de même, pour le P. Bouyer, avoir une valeur universelle (41), de même que les intuitions théologiques du P. Serge Boulgakov (1871-1944) qu'il rencontra Paris pendant ses études. Les souvenirs (37) gardés de longs périples entre 1966 et 1974 vers Athènes et la Grèce de l'antiquité préchrétienne, Constantinople (la nouvelle Rome) et Moscou (la troisième) témoignent pareillement que des trésors de foi, d'intelligence et de beauté peuvent être glanés dans d'autres traditions.

A. L'œcuménisme catholique

Aucune optimiste myopie ne découle pourtant de ces possibilités immédiates de communion spirituelle. Il ne s'agit là en effet que d'un œcuménisme inachevé. Non que les retrouvailles soient superficielles. Mais, si elles ne manquent pas de profondeur, c'est en quelque sorte l'épaisseur ou la consistance qui fait défaut.

Tel qu'il a été lancé au début du XX^e siècle par des protestants suédois et anglophones, puis par des orthodoxes (dont finalement les Russes contrôlés par le régime soviétique), l'œcuménisme se limite à constater et préciser ce qui est commun, approfondir la connaissance mutuelle et développer des échanges et des coopérations ponctuelles. C'est déjà une avancée considérable par rapport aux défiances et aux hostilités du passé. Mais les institutions ainsi créées ne constituent pas une unique Église. Chaque « confession » ou « dénomination » garde son indépendance et s'en satisfait – y tient même jalousement et n'a nul désir d'intégrer un ensemble plus vaste. Pas question donc d'aller plus loin en reniant les autonomies façonnées par l'histoire, qu'il s'agisse d'Églises nationales ou de l'autorité de fondateurs résolument dissidents.

L'œcuménisme catholique est bien plus ambitieux. S'il a d'abord été le fait d'initiatives individuelles – comme celles de l'abbé Paul Couturier (1881-1953) et de Dom Lambert Beauduin, si cher au P. Bouyer (23) –, il a été assumé par Vatican II avec le décret *Unitatis Redintegratio* et la création du Secrétariat pour l'Unité. La clé de cet œcuménisme est la notion de catholicité : il ne peut y avoir qu'une seule Église, universelle dans l'espace comme dans le temps, où toutes les particularités aussi bien locales qu'historiques peuvent trouver place, pourvu qu'elles ne se détachent pas de la tradition – autrement dit de la chaîne de transmission qui s'origine dans le Christ lui-même et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cher Newman, qui a publié poèmes et romans (*Loss and Gain*, 1848 ; *Callista*, 1855), il ne dédaignera pas de s'essayer à l'expression lyrique et narrative. La manifestation la plus publique est sans doute le « Prélude » de *Cosmos* (38, pages 11-19). Il y relate deux expériences qui l'ont marqué : l'une à l'âge de treize en découvrant le site vaste et riant de Sancerre dans la vallée de la Loire ; l'autre dans son âge mûr, au bord de la mer, plus austère mais non moins grandiose, à Biville dans le nord-ouest du Cotentin.

À ce second moment privilégié sont associées deux gamines, deux cousines, filles d'amis qui les lui ont confiées pour des vacances. Il leur lit *La Petite Sirène* d'Hans Christian Andersen (1805-1875) et d'autres classiques de la littérature enfantine, puis se met à leur raconter lui-même des histoires glanées au long de ses multiples voyages et rencontres. Ces récits sont rassemblés dans *Les Hespérides* (d, sous un pseudonyme, afin de ne pas revendiquer, pour cette œuvre « privée », la réputation que lui vaut son « métier »). Il tient également ses jeunes auditrices en haleine avec les histoires tournant autour du roi Arthur et de la Table ronde, que lui a révélées le poète victorien Alfred, lord Tennyson (1809-1892). Il emmène ses protégées en visiter les théâtres, à Brocéliande au cœur de la Bretagne et à l'abbaye de Glastonbury dans le Somerset anglais, ce qui donnera *Les Lieux magiques de la légende du Graal* (44), cette fois sous son nom, puisque cette étude a une dimension d'érudition universitaire (le sous-titre est *L'Imaginaire médiéval*), même si elle résulte d'un engagement intime. Mais n'est-ce pas aussi le cas pour les ouvrages plus « professionnels » ? (Voir ci-dessus Introduction, A, 5).

Quand ces livres paraissent dans les années 1980, le P. Bouyer vient de publier, déjà sous un nom d'emprunt, un roman très personnel, en partie autobiographique : *Prélude à*

l'Apocalypse ou les derniers chevaliers du Graal (c). Sa capacité visionnaire et mystique s'y déploie, aussi bien qu'un réalisme sans merci, avec un sens du comique plus souvent proche de la verve rabelaisienne que du distingué humour *British* et une allégresse de conteur intarissable.

Bien plus tôt, il a déjà signé sous des pseudonymes deux romans. Le premier est un roman « psychologique » dans la tradition britannique (a), accepté sur la recommandation du philosophe Gabriel Marcel (1889-1973) par Fernand Aubier, qui a fondé en 1924 les éditions Montaigne et devient un ami. Le second est un récit historique, au temps des Guerres de religion (b). L'un et l'autre traduisent, sans doute plus éloquemment que les travaux théologiques (10, 18), à travers des péripéties agrémentées de relations amoureuses les tensions intimement vécues dans le passage du protestantisme au catholicisme.

C. Humanisme ?

Ce qui précède, néanmoins, n'est que la description très schématique d'une sensibilité et un inventaire succinct de l'activité qu'elle a suscitée, et non la présentation d'une pensée structurée. Le P. Bouyer n'a guère théorisé la dimension culturelle de son œuvre, même dans son livre plus didactique sur la quête du Graal (44). Ses motivations transparaissent toutefois dans ses études sur saint Philippe Néri (4), Érasme (13) et saint Thomas More (40), ainsi que dans son *Dictionnaire théologique* (24).

1. Un mot en « -isme »

Dans ce dernier, c'est l'article « Humanisme » qu'il convient de regarder d'abord. C'est en effet sous ce vocable que l'on

désigne habituellement toute philosophie visant à permettre le plein épanouissement de l'homme, sur le plan personnel et spirituel (ludique et onirique, mais pas forcément religieux), aussi bien que matériel et collectif (bien-être et relations sociales). Le P. Bouyer relève les ambiguïtés du terme, créé en fait non pas pendant la Renaissance mais au XIX^e siècle. Tout dépend de la conception de l'humanité qui est sous-entendue. Si toute référence à Dieu est gommée, si le terme implique une revendication d'autonomie, d'auto-définition, voire d'auto-redéfinition, l'« humanisme » est incompatible avec la foi chrétienne, où l'homme est créé par et pour Dieu.

Ce qui empêche cependant de rejeter totalement ce mot en « -isme », c'est d'une part que l'« économie » divine fonde une vision dynamique de l'homme, et d'autre part qu'avec l'apparition du racisme au XIX^e siècle, des idéologies au XX^e et aujourd'hui des tentations (voire des tentatives) eugénistes (visant à améliorer l'espèce grâce à des percées technologiques), l'unité du genre humain, l'égalité de tous ceux qui le compose et la liberté de chacun sont menacées. L'Église se voit du coup amenée à défendre ces vérités en insistant sur leur caractère objectif et universel et en coopérant avec ceux qui les reconnaissent même s'ils ne partagent pas sa foi.

Notons ici que parler de « vérités » est assurément préférable à invoquer des « valeurs », même si nombre de croyants le font sans réfléchir, car ce que vaut quelque chose suppose un étalonnage à autre chose, qui ne peut être que bien subjectif et suspect quand il s'agit de réalités indépendantes de la conception que l'on en a et des projets que l'on peut vainement nourrir de les perfectionner. Autrement dit, lorsqu'il s'agit d'idées et d'idéaux, la valeur est toujours ajoutée, alors que la foi n'ajoute strictement rien à ce qu'elle reçoit pour y adhérer.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Table des matières

Introduction

Une vie

Un itinéraire et une œuvre

A. Six orientations fondatrices

- 1. L'Écriture d'abord*
- 2. Les Pères de l'Église*
- 3. La liturgie au cœur de la vie chrétienne*
- 4. Éducation et humanisme*
- 5. Le modèle monastique*
- 6. L'histoire et le présent*

B. La grande synthèse doctrinale

C. Encore deux trilogies

Chapitre premier

Philosophie et anthropologie

A. La percée de la phénoménologie

B. Sacré et sacrifice

Chapitre II

De la liturgie à la théologie

A. Le Salut dans l'amour et non l'autopunition

B. Le langage, à l'image de Dieu

Chapitre III

Parole de Dieu et vie chrétienne

A. L'Écriture au cœur de la vie

- 1. Dans la liturgie*
- 2. Au quotidien*
- 3. Dans la prière*

B. Une ou plusieurs spiritualités chrétiennes ?

C. Les formes diverses de la vie spirituelle

- 1. Lire la Bible*
- 2. Les sacrements*
- 3. L'ascèse*
- 4. La mystique*

Chapitre IV

L'Église et la Trinité

A. Le Corps du Christ

B. Le Temple de l'Esprit

C. Un seul Dieu en trois personnes

- 1. Le Père, le Fils et l'Esprit*
- 2. Dieu en nous*

Chapitre V

Union et féminité

A. L'œcuménisme catholique

B. Féminité de l'Église et de l'humanité

C. La Vierge-Mère

Chapitre VI

Catholicité

A. Théâtre et poésie

B. L'imaginaire

C. Humanisme ?

1. Un mot en « -isme »

2. L'esprit d'enfance

Conclusion

Un héritage à s'approprier

Bibliographie

I. Livres de Louis Bouyer

II. Autres publications

III. Principales publications en français sur Louis Bouyer

1 Les numéros (de *1* à *47*) ou lettres (de *a* à *d*) entre parenthèses et en italiques renvoient aux publications du P.Bouyer répertoriées dans la bibliographie en fin de volume. Les citations de ces ouvrages sont ci-dessous en italiques.